

— Cette jeune femme est-elle toujours aussi pressée ? demanda Guy, à M. de Champberteaux, qui l'entretenait dans un coin, avec des airs de marquis de l'ancien régime.

— Toujours. Elle appartient à la nouvelle école qui achève de perdre la société française et qu'on peut désigner sous ce titre : "les femmes qui n'ont pas le temps". Madame de Monguilhem reçoit chez elle, va chez les autres, fait de la musique, de la sculpture, monte à cheval, suit les cours de Caro, vend et quête pour les pauvres, soigne sa maison, élève ses enfants et va tous les soirs au théâtre.

Comme Vieuvicq levait les bras au ciel d'un air accablé :

— Mon Dieu ! c'est un type que vous rencontrez souvent, si vous allez dans le monde. La charmante femme chez qui nous sommes fait la paire avec son amant, ou à peu près.

— Mais quel plaisir ces femmes trouvent-elles à cette existence de moyen de roue ?

— Beaucoup sont heureuses de n'avoir pas le temps de penser. D'autres — et c'est le cas de notre amie — préféreraient, au fond, une vie plus conforme à celle des femmes de l'autre génération. Mais elles font comme tout le monde. Cela dit tout pour elles, bien qu'elles jurent du contraire. J'ai souvent pensé que, si nos grand-mères allaient à l'échafaud avec cet héroïsme superbe, c'est en partie parce que leurs parents et amis en avaient fait autant la veille.

— Alors, à quoi servent les salons d'aujourd'hui ?

— Ils jouent dans nos demeures le même rôle que la salle d'attente dans les gares. Ce sont des pièces munies de sièges et pourvues d'une pendule remise à l'heure tous les matins. Mais il y a encore des exceptions, Dieu merci ! Le lieu où nous sommes en est la preuve. On y cause encore à peu près.

— Grand-père, dit une voix près d'eux, il est onze heures.

— C'est bien, ma petite Louise, je t'obéis. Auparavant, laisse-moi te pré-

senier le comte de Vieuvicq, un savant, bien qu'il n'en ait pas la triste mine.

— Oh ! mademoiselle, répondit Guy après avoir salué la jeune fille, M. de Champberteaux veut rire. D'ailleurs, il est là pour montrer qu'on peut avoir en même temps, beaucoup de savoir et le meilleur visage du monde.

— Et vous, monsieur, répliqua Louise avec un rayon d'enthousiasme dans les yeux, vous avez continué sur le pont de Vieuvicq les souvenirs de famille du pont de Taillebourg.

Elle salua, comme elle eût salué un chevalier sous une armure, et se retira au bras de son grand-père.

— Ma foi ! pensa Guy, je ne m'attendais pas à être si bien harangué ce soir. Comment ce vieux bourgeois a-t-il produit cette tête romanesque et où diable cette petite a-t-elle appris mon histoire ?

Madame de Rambure, que Louise n'avait pas quittée ce soir-là, aurait pu le lui dire.

XII

Mademoiselle Desjars de Champberteaux avait trop vécu avec son grand-père pour n'être pas un esprit sérieux, réfléchi et logique. Elle avait trop vécu seule — ses parents avaient été enlevés de bonne heure — pour n'être pas un cœur romanesque et exalté.

Elle était moins que jolie, et c'était pour elle, une souffrance de chaque jour, non pas à cause des succès dont elle était privée par sa figure, mais elle désespérait d'être jamais aimée. Elle se disait avec amertume que sa fortune énorme pouvait mettre un prince à ses pieds, mais ne pouvait lui gagner cette tendresse passionnée dont la caresse était son rêve. Aussi, bien qu'elle fut sur ses vingt ans et que les prétendants fussent nombreux il n'était question d'aucun mariage pour elle.

Dieu sait, cependant, si les jeunes célibataires sans fortune possèdent une habileté scélérate à feindre des